

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT

UN AN \$2.00
SIX MOIS 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION

80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - - - Quinze francs
Six mois - - - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.



BONSOIR

» SOMMAIRE «

Anniversaire (poésie).....Alb. Lozeau.
 Le Nid (poésie).....Jehanne
 Les Fêtes du Tri-centenaire.....Françoise
 Murs de neige.....Jean de Canada
 "Les Oiseaux du Couvent".....Françoise
 H. Julien.....F. J. L.
 Le député de Témiscouata.....Françoise
 Un beau succès.....
 L'Hôpital Sainte-Justine....Tante Ninette
 Martyres.....Alb. Van de Kerckhove

Le club Lyceum.....
 L'Art et nos Canadiens.....
 Jolie Audition.....L. L.
 Arts et Grandes Dames.....
 Marie-Louise Néron
 Notes sur la mode.....Cigarette
 Propos d'Etiquette.....Lady Etiquette
 Recettes faciles.....
 Conseils Utiles.....
 La route s'achève (feuilleton).....
 Jean St-Yves

SOMMAIRE DU 22 FEVRIER

Partie littéraire :

Général Bonnal, "La Psychologie militaire de Napoléon"; Jules Lemaitre, Jean Racine: "Andromaque" (V); M. Costa de Beauregard, "1870-1871. Pendant et après les coups de fusil" (II) rin; Charles Derennes, Nouvelle: "Les Ravisseurs de dieux"; Edouard Rod, "Le Mouvement des idées: sur l'histoire, le mythe et l'art du théâtre à propos de "la Nave"; J.-L. Vaudoyer, "L'œuvre de M. René Boylesve; Louis de Préau-deau, "Bachaumont, père des échos de Paris". — Les Miettes de la vie. — Revue des revues étrangères. — La vie mondaine. — La Vie sportive.

"Les Contemporains"

Bibliographies parues en février 1908 : Lord Palmerston, homme d'Etat anglais.—Bonnassieux, statuaire.—Rouher, homme politique.—Malesherbes, défenseur de Louis XVI.

Bibliographies à paraître en mars 1908 : L'abbé de l'Epée, premier instituteur des sourds-muets.—L'abbé Sicard, instituteur des sourds-muets.—Marie-Jenna, poète français.—Tronchet, défenseur de Louis XVI.—De Sèze, défenseur de Louis XVI.—5, rue Bayard, Paris,



Wilson's Invalids' Port

Le Dr Walter H. Moorhouse, doyen de la Faculté de Médecine de l'Université Western, Londres, dit :

" C'est une chose importante quand le médecin peut recommander en toute confiance, comme remède, un certain vin qui a au plus haut degré, comme le

Wilson's Invalid's Port

(Vin Quinquina de Wilson pour Invalides.) tous les effets toniques et fortifiants du bon vin pur, mêlé de Quinquina, un de nos meilleurs toniques.

Tous les Pharmaciens et Partout

GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette, Gants chevreau en toutes longueurs. Spécialité de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVE STORE
441 STE-CATHERINE OUEST
PHONE UP 1068

FLEURS FRAICHES

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le fleuriste des théâtres

409 rue Sainte-Catherine Est

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés. Tél Bell Est 1949



Nos dents sont très belles, naturelles, garanties. INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN (incorporé), 162 rue Saint-Denis, Montréal.

Théâtre National

M. P. CAZENEUVE, directeur.

Coin des rues Ste-Catherine et Beaudry Tél. Bell Est 1736 Marchands 520

SEMAINE DU 9 MARS

La Fille du Meunier

Les jours de fête, matinées, mêmes prix qu'aux soirées.

MAISON FONDÉE EN 1860

Prof. LAVOIE,

PERRUQUIER

Perruques et Toupets pour dames et messieurs, une spécialité. Cheveux teints de toutes les couleurs. Perruques, Pompadours et tout article en fait de cheveux dans les dernières nouveautés.

Toujours en mains un assortiment complet de Tresses en cheveux naturels, ainsi que Peignes et Ornaments pour cheveux de tous genres. Grandes nouveautés et importations de Paris, Londres et New-York, en fait de Colliers en acier et en perles, dernières et hautes nouveautés. Peignes et autres Ornaments véritablement artistiques pour la chevelure, Assortiment au grand complet pour les Fêtes. Une visite est sollicitée.



AVANT



APRÈS

8 Rue Notre-Dame Ouest, autrefois No. 1656 N. Dame

Coin de Cote Saint-Lambert,

MONTREAL

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT
UN AN \$2.00
SIX MOIS 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL. MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.

ANNIVERSAIRE

*DOUZE mois qu'elle m'aime et que moi je l'adore!
Douze mois qu'elle verse en mon cœur de l'aurore,
Que je mis dans le creux de sa petite main
Ce que Dieu me donna de bon, de plus humain.
Du soir où je la vis, à chaque retour d'heure
Je l'aimai davantage et la trouvai meilleure.
J'ai vu ce que l'amour prête d'extase aux yeux,
D'éloquence aux instants les plus silencieux,
D'indicibles espoirs et de promesses franches
A la pression tiède et lente des mains blanches...
Et je veux, pour fêter ces jours de longs émois,
Prendre autant de baisers que sont passés de mois ;*

Albert Lozeau.

[Extrait de "l'Ame Solitaire"].



LE NID

*On dit que les petits oiseaux
Au temps des premières gelées
Accourent, joyeuses volées
Aux nids qui furent leurs berceaux,*

*Qu'au salon, c'est une charmille
Ou bien quelque fourré profond
Rossignol, fauvette et pinson
Se réunissent en famille.*

*Tout le jour, autour du vieux nid
On caquette, on chante, on jocasse
On rit, on bavarde, on s'embrasse
Et quand vient le soir, tout finit.*

*Les vieux souhaitent bon courage
"Aux oisetlets frileux, tremblants
Ne craignez pas les frimas blancs
Au revoir, petits, bon voyage."*

*Le cœur ne peut rester blotti
Triste et craintif anachorète
Au fond d'une sombre retraite.
Tous, nous avons besoin d'un nid.*

Jehanne.



Les Fêtes du Tri-Centenaire

UNE correspondante du "Journal de Françoise", m'écrivit le projet qui a germé dans son esprit,—et dans son cœur aussi, je crois, — relativement à la célébration des fêtes du tricentenaire.

La pensée est aussi généreuse que bonne. Je la soumetts respectueusement au Comité des Fêtes de Québec, tout en regrettant que la modestie de la femme intelligente et noble qui l'a conçue ne m'ait défendu de livrer son nom aux applaudissements de tous.

"Ne croyez-vous pas, m'écrivit-elle, qu'il serait patriotique et beau de faire représenter par des groupes de Canadiens, les huit régiments de Montcalm et de Lévis avec leurs drapeaux. Si cette idée vous paraît juste, voulez-vous l'émettre dans votre journal?"

"Maintenant, Françoise, ceci doit rester entre nous. Faites ma pensée vôtre, je ne vous la permets pas autrement..."

Non, Madame, je puis vous envier d'avoir eu le noble projet de cette représentation, mais je ne la donnerai pas comme mienne; je préfère me ranger parmi ceux qui l'admireront et qui formeront des vœux pour que votre enthousiasmante suggestion soit adoptée.

Vive Montcalm et vive Lévis! Jamais on ne parlera trop de ces héros aux fêtes qui s'approchent. Que ce soient des réjouissances bien françaises. Tous les meilleurs souvenirs de notre pays ne nous viennent-ils pas des héros français?

Il m'a paru intéressant de reproduire, ici, la description des uniformes des huit régiments de Montcalm et de Lévis.

Combien de nos ancêtres ont combattu sous ces couleurs!

J'y songe aujourd'hui avec émotion, et quels cœurs ne battront pas

plus fortement en voyant défiler les bataillons où nos grands-parents furent à la peine, à la défaite quelquefois, mais à la gloire et à l'honneur, toujours!

Françoise.

o o o

Description des costumes des huit régiments qui combattirent sous Montcalm et Lévis :

La Reine. — Création en 1661; uniforme: habit gris blanc, paremens rouges, boutons d'étain plats, façonnés, et chapeau bordé d'argent.

Six drapeaux, dont un blanc colonel et cinq d'ordonnance, vert et noir, par opposition, et les croix blanches semées de fleurs de lys d'or, avec quatre couronnes d'or au milieu.

La Sarre. — Création en 1651; uniforme: habit gris blanc, paremens bleus, boutons de cuivre et chapeau bordé d'or.

Trois drapeaux, dont un blanc colonel et deux d'ordonnance, rouge et noir, par opposition, et croix blanche.

Guyenne. — Création en 1684; uniforme: habit gris blanc, paremens rouges, boutons de cuivre et chapeau bordé d'or.

Trois drapeaux, dont un blanc colonel, et deux d'ordonnance, vert et isabelle, par opposition, et croix blanche.

Berry. — Création en 1684; uniforme: habit gris blanc, paremens rouges, boutons de cuivre, doubles poches en long et chapeau bordé d'or.

Trois drapeaux, dont un blanc colonel, et deux d'ordonnance, violet et isabelle, rayés, par opposition, et croix blanche.

Béarn. — Création en 1684; uniforme: habit gris blanc, paremens rouges, boutons de cuivre ronds, trois sur chaque manche et trois sur chaque poche, en long, et chapeau bordé d'or.

Trois drapeaux, dont un blanc colonel, et deux d'ordonnance, isabelle et rouge, par opposition, et croix blanche.

Royal Roussillon. — Création en 1655; uniforme: habit gris blanc, paremens bleu de Roi, boutons de cuivre plats et chapeau bordé d'or.

Trois drapeaux, dont un blanc colonel, et croix blanche, semée de fleurs de lys d'or, ainsi qu'aux deux drapeaux d'ordonnance, bleu, rouge, vert et feuilles mortes, par opposition.

Artois. — Création en 1610; uniforme: habit complet gris blanc, boutons de cuivre,

manches en bottes et chapeau bordé d'or. Trois drapeaux, dont un blanc colonel, et deux d'ordonnance, jaune et bleu, par opposition, et croix blanche.

Languedoc. — Création en 1672; uniforme: habit gris blanc, paremens bleus, boutons de cuivre ronds et chapeaux bordés d'or.

Trois drapeaux, dont un blanc colonel, et deux d'ordonnance, violet et feuilles mortes, par opposition, et croix blanche.

Murs de Neige

LES jours neigeux suscitent toujours en moi une évocation de souvenirs des vieux passés. Je me rappelle, en effet, avec quelle gaieté tapageuse, les petits camarades qu'à chéris mon enfance, et moi, accueillions les premières neiges. Car elles servaient alors, à l'un de nos divertissements les plus favoris: élever des murs aussi blancs que des roses de Noël. C'est en nous livrant à ce jeu d'enfant, sans doute, que, pour la première fois, nous avons un peu goûté la poésie du mystère, parce que les passants paraissaient trouver ces murs aussi mystérieux qu'une âme...

Hélas! je regrette, comme les avrils qui les ont fait disparaître à jamais, les murs de neige de mon enfance!...

Et je pense au corps, ce mur de neige, derrière lequel s'abrite énigmatiquement l'âme de chacun de nous. Aussi, combien d'êtres, les uns aux autres destinés, ne se réuniront jamais sur la terre, parce qu'ils ne peuvent se deviner, se pénétrer, à travers l'énigme que renferme chaque physionomie. — Parfois, qui de nous ne voudrait posséder ce don: voir le fond dernier des autres âmes. — Mais il viendra un jour où le bon soleil du trépas fera fondre la neige de nos corps, et, alors, les âmes, restées les unes aux autres à jamais murées ici-bas, se rejoindront dans des rendez-vous insoupçonnés où elles se connaîtront et se confondront pour toujours! D'ici là, soyons aisément pénétrables, si nous voulons être pénétrants.

Jean de Canada.

“Les Oiseaux du Couvent”

M. Kowalski, l'artiste de renom accueilli en visite à Montréal, a donné, la semaine dernière, un récital à Villa-Maria.

J'eus la joie d'y assister, et je vous prie de croire que j'appréciai à leur mérite l'exquise musique du maître et la faveur d'être conviée à cette audition.

Quel avantage de pouvoir connaître l'auteur de tant de délicieux morceaux! Qui me l'eût dit, quand, à mon couvent, je déchiffrais laborieusement, mais avec un grand goût pour le compositeur, la fameuse “Marche Hongroise”! N'est-ce pas que tout arrive?

Je ne m'attarderai pas à faire l'éloge de la virtuosité de M. Kowalski. D'ailleurs, sa remarquable carrière artistique lui a, depuis longtemps, mérité, toutes les louanges, et on les lui a toutes faites. Il ne reste donc plus rien de flatteur à ajouter, si ce n'est qu'on pourrait l'entendre aussi longtemps que l'ermite de la légende écoutait le chant de l'oiseau, et oublier, dans cette puissante distraction la durée du temps...

Quel délice que cette interprétation des œuvres de Chopin par M. Kowalski. Songez qu'il a connu le poète sublime de la musique, qu'il a puisé à la source même des traditions la façon d'interpréter ses œuvres, et, figurez-vous ce que l'on ressent en écoutant ces sonates passionnées, ces valse déliantes, qui deviennent sous les doigts de l'habile interprète, comme les échos du jeu émouvant du grand Chopin lui-même.

M. Kowalski a fait entendre plusieurs morceaux de sa composition. Son “Niagara” emplît la vaste salle du couvent, du bruit harmonieux de ses cataractes. “Le Cavalier rêveur” fit rêver aussi, je le crains, beaucoup de ces jeunes demoiselles, tandis que son conte musical, “Il était une

fois...” plût à ce point de soulever d'enthousiastes acclamations.

Si tous les contes étaient aussi jolis, quelle tentation que d'y prêter l'oreille!

Nous étions, surtout — quelques rares invités et moi, — à Villa-Maria pour entendre la musique que M. Kowalski avait eu l'heureuse idée de composer, sur une pièce de poésie de notre poète national, M. Louis Fréchette.

La poésie s'intitule: “Les Oiseaux du Couvent”. J'ai la satisfaction de la reproduire ici dans son entier:

“LES OISEAUX DU COUVENT”

Autour de ces calmes retraites
Qu'ombragent les grands murs jaloux,
Pinsons, linottes et fauvettes,
Mésanges et bergeronnettes,
L'été se donnent rendez-vous.
Par-ci par-là chacun se niche:
Un peu plus haut, un peu plus bas,
Parfois jusque sous la corniche...
Et la Vierge, au fond de sa niche,
Sourit à leurs bruyants ébats.

Refrain:

Blonde ou brunette,
Ecoutez souvent
La chansonnette
Des oiseaux du couvent.

Dès que le vieux clocher se dore
Aux premiers rayons du soleil,
Matinale comme l'aurore,
Du haut du toit leur voix sonore
Du couvent sonne le reveil.
Et que la fillette se penche
Sur sa prière ou sa leçon,
Où se livre à sa gaité franche,
Tous ces gavroches de la branche
L'encouragent de leur chanson.

(Refrain.)

Qu'enseigne donc la voix si douce
De ces petits chanteurs joyeux?
— Avec le brin d'herbe qui pousse,
Un peu de plume un peu de mousse,
Nous bâtissons des nids soyeux.
Puis nous chantons par la charmille;
Car Dieu bénit dans sa bonté,
Ceux qui mêlent — sainte famille —
Sur la tuile ou sous la ramille,
Le travail avec la gaité!

(Refrain.)

Malheureusement, je ne puis vous donner aussi bien l'air si doux, si agréable qui s'adapte sur ces jolies paroles. Il obtint d'emblée un franc succès de popularité. Le refrain fut saisi et répété avec élan par les jeunes élèves — ces autres oiseaux du couvent, — et je vous assure que jamais gazouillis ne fut plus délicieux à entendre.

Par une attention charmante, M. Kowalski a dédié le chant à Mlle Pauline Fréchette, la fille du poète, qui termine, en ce moment, son cours d'études à Villa-Maria. Et ce fut une autre fille de M. Fréchette, Madame Henri Mercier, dont nous connaissons tous la voix d'or, qui fit entendre, pour la première fois, les paroles et la musique de la nouvelle chanson.

Le poète assistait à la petite fête, un tantinet ému aux sons de la douce interprète et des applaudissements spontanés du sympathique auditoire.

Françoise.


“Tu” et “Vous”

Après que l'Empire romain eût été divisé en Haut et Bas-Empire, il y eut souvent deux empereurs, l'un en Orient, à Constantinople, et l'autre en Occident, à Rome. Il n'est pourtant qu'un seul Empire romain et les deux empereurs étaient censés ne faire qu'une seule personne, lors même qu'ils résidaient dans les deux capitales. En s'adressant à l'un d'eux on lui disait “vous” comme si on parlait à tous deux à la fois. Ainsi est né l'usage de dire “vous” car auparavant on tutoyait toujours, même les rois et les empereurs.


Un peuple qui n'a pas le culte du passé est un peuple indigne de vivre, car il ne lui reste aucune vertu pour les grandes actions futures.—Arthur Buies.

o o o

Un bohème, étudiant de 3ième année, est interrogé sur la physique:
— Quel est le meilleur isolant connu?
— La pauvreté.



H. JULIEN



UN étranger, me disait dernièrement, comme nous causions beaux-arts: Mais, pourquoi donc chercher ici des artistes, attendu que nous avons sur vous quatre cents ans d'avance.—Cette réflexion, sur le moment me parut fort juste, mais cependant, me ravissant, je ne pus croire qu'il en était ainsi. Il est évident que l'Europe nous envoie tout ce qu'elle a de meilleur, néanmoins n'y a-t-il pas chez nous des artistes de terroir comme il s'en rencontre ailleurs, voilà ce que j'ai essayé de découvrir. Dire que nous comptons des talents transcendants, de ces hommes qui font époque dans l'art et parviennent à le transformer pour faire école, cela serait difficile à admettre et nous ne le prétendons pas, du reste. Crémazie a suffisamment traité de la chose dans sa correspondance avec l'abbé Casgrain. Nous n'en voulons pas tant, ce que nous tenons simplement à prouver: c'est que l'art n'a pas de patrie et qu'on doit en le cherchant quelque peu le trouver partout. Pourquoi donc s'imaginer que nos paysages canadiens, nos types canadiens n'auraient pas pu impressionner une âme d'artiste ou de poète pour qu'il les idéalise dans une œuvre, comme Bernadin de Saint-Pierre ou Longfellow, l'ont fait en littérature par exemple?

J'étais à Québec, il y a quelques années et je me souviens, qu'en visitant un jour, la superbe collection de tableaux de l'Hon. S. Hughes, je fus frappé de quelques études canadiennes faites, d'après ce que l'on m'a dit, par un sourd et muet du nom de McNaughton et dénotant une connaissance du pays, pittoresquement parlant à la Balzac, d'une supériorité incontestable. Il faut toujours bien avouer que le génie, ou le talent, souffle n'importe où et dans tous les milieux. Ce McNaughton que je n'ai jamais connu, — il était mort je le crois à cette époque, — en avait quelque peu profité.

Aujourd'hui, je vais parler d'un artiste presque aussi inconnu, et qui ce-

pendant, dans une feuille quotidienne, donne au public journalièrement deux ou trois esquisses qui sont admirables dans leur genre. On se demandera de qui je veux parler? Quel est cet artiste, dira-t-on dans notre monde canadien, qui répondra à cette appellation? Les gens qui s'intéressent à tout ce qui touche l'intellectuel, et qui voient en observant, n'hésiteront pas à le nommer, mais si ce n'était que du titre de mon article, j'aimerais à les tenir en haleine jusqu'à sa fin.

Qu'est-ce que c'est donc que H. Julien? Beaucoup nous répondront à son sujet, qu'il est le premier dessinateur du "Star" et chef de ce département. Ce serait bien mal le connaître, que de l'apprécier sous ce titre seulement. H. Julien en a bien d'autres pour le recommander à notre égard que ceux que le grand quotidien qui l'emploie peut lui donner, et nous allons essayer autant qu'il nous sera possible, de les faire valoir, étant persuadé que l'importance de notre tâche est bien au dessus de notre bonne volonté et de nos capacités.

H. Julien, comme tous les vrais artistes, est un humble, ceci est peut-être vieux cliché, cependant c'est là l'exacte vérité et pour continuer sur ce ton nous dirons qu'il n'a pas d'histoire personnelle, où plutôt de biographie. Il est Canadien-Français avant tout, a voulu rester Canadien pour des raisons absolument privées, qui ont eu pour but en même temps que le sacrifice de ses aspirations artistiques, celui de la conserver à sa nationalité.

D'après ce que j'ai pu savoir de lui et ce n'est pas un grand parler, c'est qu'il est né à Québec, qu'il a été tout jeune à Ottawa, qu'il a eu alors connaissance dans la Capitale, des efforts faits par l'abbé Chabert pour planter ici le mouvement artistique, absolument inconnu alors, et que, de lui-même se voyant dans l'impossibilité d'apprendre le dessin, pour lequel il avait un goût pronon-

cé, il se décida à rentrer comme apprenti chez un lithographe. Dans cet atelier, Julien fit rapidement sa marque, néanmoins ce n'était pas là que ses aptitudes toutes bouillantes et spontanées l'appelaient; aussi délaissant Ottawa pour la métropole, il vint à Montréal, où sa réputation comme dessinateur ne tarda pas à le mettre en lumière..

Plusieurs feuilles du temps, passagères et d'une existence plus ou moins longues, sont couvertes de ses croquis. Il collabora presque à toutes. C'était aussi l'époque où sa décision devait devenir formelle et où, H. Julien devait s'affirmer comme dessinateur, en entrant dans la voie qu'il cherchait depuis longtemps et qui était véritablement la sienne, si l'on en juge par son succès dans la suite.

M. H. Graham, alors nouveau propriétaire du "Star", ayant remarqué le talent et la sûreté de main du jeune dessinateur, voulut s'assurer ses services, H. Julien qui, en bon Canadien, n'aurait pas voulu s'éloigner de son pays pour tout l'or du monde, accepta ses offres après le Carnaval de 1880 et depuis ce temps-là, notre compatriote est resté le fidèle employé du "Star" et nous croyons bien qu'il y finira ses jours.

En effet, c'est un curieux caractère que celui de M. H. Julien. Il aime son pays avant tout; on lui a offert, à maintes reprises des positions plus avantageuses aux Etats-Unis, où il est très connu, il les a toujours refusées, à son propre détriment. Non-seulement, il est amoureux de son art, mais il est patriote et je plains celui qui essayera de contrecarrer ses goûts. Comme Gérôme, et plus encore que ce maître, il est d'opinion, qu'on peut affirmer sa supériorité sans passer par aucune école. L'étude des arts par les moyens dont on peut aujourd'hui disposer, lui paraît suffisante pour former l'élève d'élite naturellement, que l'on rencontre, dans n'importe quelle nation civilisée. Jusqu'à un certain point, il a raison et sa vie toute de labeur est là pour nous le démontrer. Peut-être également va-t-il un peu trop loin, car il est incontestable que la technique jointe à la pratique donnent d'excellents résultats. Encore une fois je ne lui donnerais pas complè-

tement tort et je ne prendrais que lui comme exemple. On m'objectera sans doute, que c'est un sujet privilégié, à cela je ne répondrais pas, mon silence sera considéré, je l'espère comme un honneur à la race à laquelle il appartient.

H. Julien, aurait voulu mériter plus de son pays. Son ambition légitime eut été d'être peintre, il avait pour cela, tout le talent qu'il fallait, bien plus encore. Mais il le sait lui-même—, il s'y est pris un peu tard et s'il manie le pinceau d'une façon parfois surprenante, ce qui ne l'est pas moins c'est qu'il a tout appris de lui-même, la palette, le glacis, la touche. Là encore, il ne doit rien à personne. C'est comme dessinateur cependant qu'il restera, et quoique je sache lui dire une chose qui peut-être le froissera je la lui dis avec toute la sincérité qu'on me connaît. Chacun a sa marotte et l'on ignore pas qu'Ingres se pensait bien plus habile violoniste que peintre. C'est là un travers dont nous sommes tous rarement exempts.

Les croquis de H. Julien, sont d'une véracité frappante, et je ne connais pas d'homme qui soit capable d'esquisser sur le vif, avec autant de brio et de ressemblance une scène parlementaire ou judiciaire et de plus, avec autant de facilité et de rapidité que lui. J'ai connaissance, que quelques unes de ses esquisses ont été vendues à leur poids d'or et elles le méritaient, en passant devant le coup d'œil de M. H. Julien, vous passiez sous l'objectif du photographe.

Son trait est d'une pureté impeccable, comme portraitiste il n'a pas de rival, dans le journal. Gibson dont on a fait un dieu aux États-Unis et même en Europe, n'était pas plus fort que lui, si l'on en excepte, et gente à part, cette haute valeur morale qu'il a imprimé à toutes ses œuvres, dont la légende vaut mieux encore que le dessin.

On pourra me reprocher de n'apprécier en M. Julien que le coup de plume; beaucoup de personnes attachent une valeur considérable à l'œuvre soignée, en négligeant celle qui l'est moins et qui parfois lui est de beaucoup supérieure. J'ai vu de ce maître, car il est maître dans son genre, des peintures qui ont certainement d'incontestables qualités, déno-

tant un talent d'observation personnel poussé à son extrême limite et qui resteront comme des sortes de hors d'œuvre, dans sa vie artistique.

Son grand talent, je le répète encore, consiste à croquer et à croquer vite. H. Julien a travaillé à cette besogne, pendant un nombre considérable d'années, avec un succès sans égal, ce doit donc être pour lui, un orgueil, que de dire qu'il est arrivé sans études préalables à cette dextérité extraordinaire, qui fait que chaque page du "Star", que nous achetons autant pour ses illustrations que pour le journal lui-même les trois-quarts du temps, est un petit chef d'œuvre. Julien est le virtuose de la plume. Un artiste ne saurait jamais être plus fier, que d'avoir flatté l'opinion populaire, en même temps que celle des plus délicats.

Nous saluons donc, dans cet artiste le maître de la plume canadienne, c'est à ce titre qu'il a grandi parmi nous et qu'il restera grand. Comme Doré, qui a abordé presque tous les genres, sculpture, peinture, passera à la postérité comme l'illustrateur hors pair, dont le nom est actuellement inséparable de celui du Dante, de Rabelais et de Perreault dont il a été l'interprète si fidèle et si éloquent.

Il ne faut pas oublier, que J. J. Boissieu s'est acquis une notoriété en France, par quelques eaux fortes et quelques mines de plomb. Mais quelle notoriété ! J'ai resté moi-même en admiration pendant de longues heures devant quelques petits morceaux de ce maître lyonnais, comme cela m'est arrivé souvent devant les simples esquisses de Julien.

En terminant cet article—et en revenant sur ce que je disais à son début—on verra donc qu'il ne faut pas juger des choses trop rapidement et sans connaissance de cause. Nos artistes dans le pays, sont rares il est vrai, nous sommes si jeunes encore, mais cependant il y en a, pour peu qu'on sache les trouver, et Julien en est un.

F. J. L.

Montréal, 1er mars 1908.

Mille Fleurs annonce de grandes réductions dans ses chapeaux à la mode. Les lectrices du "Journal de Françoise" feraient bien de profiter de cette aubaine.

Le député de Témiscouata

UN député de talent, M. Chs.-A. Gauvreau, à l'intention de demander au gouvernement fédéral, de prélever sur les fonds publics, une certaine somme d'argent destinée à l'encouragement des littérateurs canadiens.

Le gouvernement d'Australie accorde, chaque année, 2,500 livres pour venir en aide aux écrivains de son pays, et M. Gauvreau a pensé, avec raison, qu'un aussi noble exemple devrait être suivi par nos gouvernants canadiens.

Et, pour la première fois, depuis que les Chambres ont été instituées en notre beau Canada, elles ont entendu parler, sous leurs lambris, de secourir et de soutenir, par des moyens tangibles les malheureux qui, se croyant la vocation d'écrire travaillent, chacun selon la mesure de son talent, à édifier sur notre sol, le monument de la littérature canadienne.

Ce sera donc un grand jour que celui où un député de langue française, oubliant de demander des subsides pour la construction de ponts ou de chemins de fer, osera demander qu'on fournisse, au moins, de pain les forçats de la plume, et qu'on enlève aux soucis du mal d'écrire, la préoccupation paralysante du lendemain.

Je l'ai déjà dit, je le répète encore : il n'y a pas de pays au monde où les littérateurs sont plus laissés à leurs propres ressources que le nôtre.

Il n'y a pas lieu de s'étonner que les productions littéraires soient, chez nous, ou si rares, ou si pauvres.

Tout est encouragé, ici, sauf les lettres. Il y a des prix pour tout : pour le meilleur fromage, pour le plus beau saucisson, il n'y a rien pour le bon livre. Toutes les races, chevaline, porcine, etc.—reçoivent, chaque année, aux foires et aux expositions, des sommes d'argent qui récompensent leur mérite, mais la race des littérateurs, elle, doit être la quantité négligeable, puisqu'elle est la seule oubliée dans la distribu-

tion des libéralités gouvernementales et municipales.

Le député de Témiscouata fait donc une œuvre non-seulement utile et nécessaire, mais encore humanitaire et patriotique. C'est par d'aussi généreuses initiatives qu'un politique fait sa marque dans sa carrière. Les talents dont il aura ainsi aidé l'éclat, n'oublieront pas celui qui a si noblement plaidé leur cause auprès d'un ministère puissant.

Françoise.

Un beau succès

LE Conservatoire d'Art Dramatique a brillamment inauguré ses cours, au Monument National, par l'interprétation de la grande tragédie d'"Athalie".

On a pu croire, tout d'abord, que cette représentation extraordinaire, aux débuts d'un Conservatoire, était une tentative un peu téméraire. Le vaillant professeur qu'est M. Lassalle s'est chargé de nous prouver ce que peuvent tenter l'énergie, le travail quand ces deux qualités sont soutenues par le talent.

Le public a d'abord fait un accueil sympathique aux jeunes acteurs, Cette sympathie s'est bientôt accrue d'un sincère enthousiasme pour ces jeunes recrues qui venaient essayer les feux de la rampe avec beaucoup de savoir-faire, et avec la crânerie de vieux vétérans.

Le Conservatoire Lassalle fait une œuvre vraiment nationale, en développant chez nos compatriotes l'art de bien dire, art qui est en eux, à un degré parfois supérieur, ainsi que l'attestent les représentations dont nous venons d'être les témoins charmés.

La critique est aisée, mais elle serait injuste, si elle recherchait avec trop d'empressement les légères imperfections inséparables de tout début.

Le Conservatoire d'Art Dramatique, sous la direction intelligente et entendue de M. Lassalle, a déjà donné beaucoup ; il fait espérer davantage encore ; félicitons-le de son succès. et félicitons-nous de le voir établi parmi nous.

L'Hopital Sainte-Justine

QUOIQUE je ne m'occupe plus dans le "Journal de Françoise" des Pages de la Jeunesse, cela ne veut pas dire, chères petites nièces, que je délaisse votre cause. Seulement, ne pouvant continuer auprès des plus grands l'apostolat commencé, je m'efforce d'aider de tout mon pouvoir au soulagement des tout petits. Voilà pourquoi je viens vous parler d'une œuvre à laquelle je voudrais vous voir vous intéresser, parce qu'il me semble qu'elle vous concerne plus particulièrement. J'ai nommé l'Hôpital des Enfants, fondé il y a quelques mois à peine.

Cet hôpital, placé sous le vocable de Sainte Justine, une petite sainte martyrisée à l'âge de 7 ans, était bien la vraie patronne à choisir pour une maison destinée à recevoir les petits martyrs de la souffrance. Cette œuvre est surtout établie pour le soulagement des enfants pauvres que les parents souvent voient mourir sous leurs yeux, faute de pouvoir leur procurer tous les médicaments dont ils ont besoin. Ils reçoivent à l'hôpital Sainte-Justine les soins les plus pressés comme les plus entendus. Déjà les meilleurs médecins spécialistes ont offert leurs services, et la maison sous la surveillance d'une infirmière diplômée, Mlle Larue, est déjà assise sur des bases qui font augurer favorablement de son avenir.

Un médecin féminin, le docteur Irma Levasseur, fait partie du conseil médical, et nous sommes heureuses de le proclamer bien haut, c'est elle qui la première eut l'idée d'une institution de ce genre.

C'est à ses démarches et à ses efforts, que les obstacles n'ont jamais rebutés, que les petits êtres qui habitent en ce moment l'Hôpital des Enfants lui doivent les soins dont ils sont l'objet. Dieu sait ce qu'il lui fal-

lut travailler pour en arriver là, mais la Providence qui, sans nul doute, l'avait inspirée, lui fit rencontrer dans la personne de Mme L. de G. Beaubien l'aide efficace qui lui était si nécessaire.

Quoique la délicatesse nous défende les trop grands éloges lorsqu'il s'agit de la charité, nous ne pouvons passer sous silence le dévouement effectif dont Mme Beaubien fit preuve en cette circonstance.

Dans notre siècle d'égoïsme, il est doux et consolant de voir une femme de cet âge ne pas hésiter à charger ses jeunes épaules du poids d'une aussi forte responsabilité. Son zèle, secondé par celui non moins louable de Mlle Rolland, ne s'est pas un instant ralenti, et c'est à sa persévérance que nous devons ce personnel choisi de vaillantes et actives dames patronnesses que l'hôpital Sainte-Justine est fier de posséder.

Bref, l'institution est en bonne voie de réussite grâce aux dons de quelques âmes charitables qui ont aidé à meubler la maison, sans compter que notre municipalité, s'est engagée à fournir une somme de \$800.00 versée par trimestre. D'autres renforts monétaires ont été promis et... la Providence, distributrice des capitaux du Grand Maître, fera le reste.

Les demandes d'admission devenant de plus en plus nombreuses, un changement de local s'impose absolument, et en mai prochain, l'hôpital Sainte-Justine sera à même de recevoir un plus grand nombre de malades et par cela même, aura l'occasion de soulager beaucoup plus de ces pauvres petits malheureux.

Vous voyez, chères amies, à quelle œuvre je cherche à vous intéresser et réclamer votre concours. Oh! ne craignez rien, on n'est pas exigeant à l'hôpital Sainte-Justine, et l'on ne

songe pas à vous demander des choses bien difficiles.

Tous les vendredis, de 2 heures à 5 heures, une séance de couture a lieu à l'institution sise au No 644 de la rue Saint-Denis, et celles qui pourraient s'y rendre seraient les bienvenues.

L'idéal de Tante Ninette eût été de choisir un jour, le samedi après-midi, par exemple, qui est celui où toutes les élèves externes des écoles ont congé, et de les réunir, disons, deux fois le mois, à l'Hôpital des Enfants, et là, pendant une couple d'heures, nous travaillerions ensemble à confectionner layettes et vêtements pour les petits malades pauvres de la maison. Une lecture amusante pourrait être faite à haute voix, à moins que l'on aimât mieux causer, et nos réunions auraient le double but de vous apprendre à coudre, science si essentielle à la femme, et de vous faire faire la charité d'une manière agréable. Les fillettes de tout âge seraient admises à ces séances de couture, et les novices comme les plus habiles, y trouveraient de quoi s'occuper.

"Celui qui fera quelque chose à l'un de ces petits, je le considérerai comme fait à moi-même", a dit Notre-Seigneur. Que cette parole sortie de la bouche d'un Dieu vous soit un encouragement, chères amies, et j'enregistrerai avec plaisir le nom de celles de mes nièces qui feront ainsi preuve de cœur et de bonne volonté.

En attendant, rien ne vous empêche d'aller visiter l'hôpital des Enfants, et de leur apporter les jouets rejetés des benjamins de la famille.

Quel bonheur, chères nièces, si vos dons et vos visites pouvaient amener sur les lèvres décolorées de ces chers petits êtres, le sourire si naturel à leur âge et que la souffrance y a chassé. En retour, le Dieu des enfants y bénira vos études et votre avenir.

Pleine d'espérance dans le succès entrevu, j'attendrai sans inquiétude le résultat de la suggestion que je fais aujourd'hui à vos cœurs compatissants et à votre charité.

Tante Ninette.

MARTYRES

Le jour où Sabine Lacot vit pour la première fois le lieutenant Jean Claudin, il se passa dans le cœur de la jeune fille quelque chose d'étrange.

Elle éprouva comme un arrêt brusque de la vie. En une seconde, qui n'était qu'un éclair et qui dura un siècle, elle entrevit, dans un brouillard de rêve, ce même Jean Claudin, debout devant elle, le front bouleversé, les yeux hagards, les cheveux en désordre, ivre et brutal, le poing levé...

Elle crut chanceler, mais vite remise de cette impression, elle trouva Jean Claudin légèrement incliné vers elle, qui l'interrogeait d'une voix un peu tremblante:

— "Seriez-vous souffrante, Mademoiselle?"

— "Souffrante, non, Monsieur, mais plutôt incommodée par la chaleur. Et puis ces fleurs..."

Et véritablement attirée, elle appuya sa fine main gantée sur le bras de Jean Claudin qui la conduisit vers une fenêtre large ouverte, tandis que dans le salon, où parents et amis causaient par groupes, on chuchotait: Ça fera un beau couple!

Sabine Lacot était orpheline. Elle ne comptait autour d'elle que des cœurs dévoués. Sa douceur et sa bonté étaient devenues comme des termes de comparaison. Très intelligente, possédant une âme exquise d'artiste, elle était aussi très fortunée, et la grosse dot qui lui était assurée n'était pas pour diminuer l'admiration que soulevait la gracieuse jeune fille.

Jean Claudin passait pour un officier d'avenir, estimé de ses chefs. Grand, blond, avec une grosse mous-

tache qui lui coupait en deux la figure, il avait l'allure un peu lourde, et quelque chose de dur dans sa personne. Mais il portait bien l'uniforme: c'était un beau soldat.

Toujours soigné, très recherché dans le monde qu'il fréquentait, il n'avait guère au soleil que sa solde et une modeste rente que lui assurait sa mère, veuve d'un major, dont la tombe était couverte d'herbes folles depuis longtemps.

On maria ces jeunes gens, et à voir ce mariage, plus d'un jaloux pensa: sont-ils heureux!

Leur hôtel luxueux s'égaya bientôt, au temps où fleurissaient les roses, du gazouillis charmant d'une fillette qui promettait de continuer toutes les grâces de sa mère.

Il ne manquait donc rien à ces heureux.

Mais Jean Claudin buvait.

L'alcool avait fait du soldat une brute, et la brute faisait de la jeune épouse et de la petite enfant deux martyres.

Germaine avait six ans. Dans son petit cerveau s'associaient des idées qui mettaient sur la physionomie de cette mignonne gamine un grain de mélancolie. Elle comptait les cheveux blancs qui un à un se mêlaient aux cheveux noirs de sa mère; elle voyait souvent des larmes se former lentement dans les yeux de sa "petite maman", grossir et couler le long des joues un peu pâlies: tout cela c'était du chagrin, tout cela c'était l'œuvre du père, et l'enfant le devinait, le savait.

Pour adoucir la peine de celle qu'elle aimait par-dessus tout au monde, Germaine se serrait contre sa mère, lui prodiguait ses plus câlines cares-

ses et ses plus ardentes paroles d'amour, faites de ces mots charmants qui viennent éclore à la bouche des petits.

—“Je t'assure que je n'aime que toi et pas du tout papa!”

—“Tais-toi, ma chérie, tu dois aimer ton père...”

Car la malheureuse jeune femme, ayant la pudeur de sa souffrance, ne veut pas laisser soupçonner à qui que ce soit qu'elle a contre celui qui la torture l'ombre d'une rancune. Dans son entourage, les gens de service dévoués à leur maîtresse, et pleins de pitié, font semblant de ne rien voir.

Levé tôt pour se rendre à la caserne, Jean ne paraît pas chez lui jusqu'à l'heure du dîner.

A peine a-t-il quitté l'étrier, qu'il se dirige vers l'un ou l'autre des établissements où des camarades causent déjà autour des consommations de premier choix, amers, bitters, et autres poisons. Quand Claudin paraît la cigarette au coin des lèvres, la cravache à la main, c'est un bonjour de toutes les bouches ; il n'y a qu'à la caserne et au logis que les sourcils sont hirsutes, les yeux méchants, la parole dure ; au café, tout cela s'efface.

Au café il péroré, il sourit, on l'écoute, on le “goke” ; là il rayonne, il raconte des histoires drôles, et après maintes consommations il arrive à se rappeler qu'il a une femme et un enfant.

Alors, il se lève. Il est en forme pour la journée, Il pourra à présent faire plier au gré de son caprice les innocents qui ont un cœur pour l'aimer et ne savent plus que le craindre.

Un soir de juillet, Sakine pleurait, enfoncée dans un fauteuil. La fillette, à genoux devant sa mère, la regardait douloureusement à travers les larmes qui montaient à ses yeux.

Claudin arriva, poussant brutalement la porte suivant son habitude.

Il rentrait ivre, et avait eu des injures pour tous ceux qui se trouvaient sur son chemin.

En apercevant le groupe que formaient les deux malheureuses victi-

mes, un flot de paroles ignobles afflua aux lèvres du soldat, comme on voit remonter la boue et les feuilles pourries dans l'eau remuée d'une mare.

Germaine, prise d'un tremblement, se blottissait contre sa mère qui, pâle, à présent, les yeux secs, brillants de fièvre, regardait l'ennemi en face. Claudin fit deux pas en avant.

—“Faites descendre votre fille dans le jardin, nous avons à nous expliquer seule à seul!”

Aucune réponse, mais le bras de la mère et les bras de l'enfant s'enlacent plus fortement.

La brute était exaspérée ; l'instant suprême d'un malheur irréparable était là...

Avec un juron, Claudin se jeta sur sa fille et d'une main il l'arracha à l'étreinte de sa mère pour l'envoyer rouler et se fendre le front contre le marbre blanc de la cheminée.

Les yeux de la jeune femme s'agrandirent un peu et restèrent fixes, rivés sur la fillette qui par terre paraissait morte.

Pendant une minute, on n'entendit plus rien que le tic-tac de la grosse horloge et dans le jardin, par la fenêtre grande ouverte, les petits cris des moineaux affairés.

Claudin ne bougeait plus. Il était livide. La sueur coulait de ses tempes. Il sentait quelque chose qui craquait en lui en même temps qu'il percevait bien nette à présent toute l'horreur de sa conduite d'ivrogne.

Il cria au secours, on accourut.

La fille n'était qu'évanouie, mais la mère était folle.

Depuis, Jean Claudin, qui en une année a vieilli de dix ans, passe sa vie aux côtés de sa femme, la soignant comme un petit enfant malade.

Germaine est toujours là, elle aussi, affectueuse et dévouée.

Quand son père l'attire près de lui pour l'embrasser et tout bas à l'oreille lui demander pardon, l'enfant, qui est presque une jeune fille, le console, mais chaque fois la cicatrice qu'elle porte au sommet de son front

très pâle, se colore et Jean sanglote...

Dans la chaise longue où elle demeure étendue, la folle sourit mélancoliquement.

Dans les cafés, où on ne voit plus l'officier, on causa quelque temps du malheur, puis le silence se fit.

A la caserne, Claudin est le plus doux des officiers, mais quand on lui signale un homme qui se laisse aller à boire, il le fait appeler, s'enferme avec lui dans une place, et plus d'une fois on voit sortir l'homme qui s'essuie les yeux du revers de sa manche, et celui-là ne boit plus.

Alb. Van de Kerckhove.

[Le Messager Canadien]

Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé.

—La Rochefoucault.



“La Réflexion mûrit la pensée”

Pour vos Prescriptions

Des assistants d'expérience et un laboratoire bien aménagé dans chacune de nos trois pharmacies vous assurent leur bonne préparation.

Pour Accessoires de Pharmacies

Nous avons les dernières nouveautés, tels que Limes pour les ongles, Houppes, Articles en cuir, boîtes de toilette, etc., etc.

Parfumerie et Chocolats

Les Parfums les plus nouveaux, comme d'habitude se trouvent à la pharmacie de Henri Lanctôt, angle des rues St-Denis et Sainte-Catherine ; Bonbons, Chocolats de McConkey, de Lowney, en boîtes ordinaires et de fantaisie pour les fêtes.

Henri Lanctôt

Trois Pharmacies :

529 rue Ste-Catherine, coin de St-Denis.
820 rue St-Laurent, coin Prince Arthur.
447 rue St-Laurent, près De Montigny.

Le Club Lyceum

“Le Journal de Françoise” a déjà annoncé la fondation d'un Club de Femmes, à Paris, dont l'inauguration a eu lieu en même temps que celle du “Women's Club”, à Montréal.

Nous reproduisons le discours d'ouverture, prononcé, par la présidente, Mme la duchesse d'Uzès, parce que nous désirerions que le programme qu'il offre aux membres du Lyceum servit de modèle au nôtre.

Les femmes, pour s'amuser, “pour discuter chiffons ou bridge”, ainsi que dit Mme la duchesse d'Uzès, n'ont pas besoin de fonder un cercle. Or, un cercle doit surtout avoir pour objet de s'instruire, de s'entraider, de faire une heureuse et effective propagande.

C'est ce qu'a compris le Lycéum Club féminin, qui veut bien s'intituler encore, “L'Association féminine d'Encouragement aux Lettres, aux Arts, aux Sciences et aux Oeuvres humanitaires”.

Voici le discours de Mme la duchesse d'Uzès :

Mesdames,
Si, par hasard, il y a quelque 20 ans, on avait osé émettre l'idée de fonder à Paris un cercle de femme, que d'indignation elle aurait suscité! que d'éclats de rire elle aurait fait naître!

Aujourd'hui, nous nous trouvons devant un fait accompli; et tout le monde s'incline! — c'est que notre cercle n'est pas exclusivement un rendez-vous mondain, où l'on ne devra discuter que chiffons ou bridge; c'est aussi une société d'encouragement à tout ce qui relève de l'intelligence humaine: les sciences, les arts, les lettres, et par-dessus tout, les œuvres humanitaires; cependant il ne faut pas que l'on nous croie une réunion de bienfaisance, une œuvre de charité proprement dite, non; mais, en ce temps de mutualités, je crois pouvoir employer ce mot en disant que nous sommes en quelque sorte une mutualité intellectuelle féminine!

Je crois que ce féminisme-là n'effarouchera personne, car il ne s'agit pas ici de prétendre à la supériorité pour un

sexe ou l'autre du genre humain; de cela, peu nous importe: la jeune fille, l'épouse, la mère ont ici-bas une place assez belle, une tâche assez noble à remplir pour n'avoir pas besoin de s'en chercher une à côté!

Soyons donc ce que nous sommes, simplement, franchement, loyalement, marchons la main dans la main, nous entraiderons chaque fois que l'occasion s'en présentera, aussi heureuses et fières des services reçus que des services rendus.

Je pourrais ajouter qu'après le bon féminisme, nous faisons du bon internationalisme, car le Lyceum de France est heureux de communiquer constamment avec ceux de l'étranger, de recevoir leurs saluts et de les leur rendre!

Donc, nous existons.

Vous m'avez fait l'honneur, Mesdames, de me désigner comme présidente, croyez que j'en suis profondément touchée et que mon dévouement vous est absolument acquis.

Ma tâche, du reste, m'est rendue facile, entourée comme je le suis de tant de bonne volonté parmi les femmes d'élite qui sont mes collaboratrices du Comité.

Et quand on voit nos sections se former sous les auspices de noms aussi sympathiques que ceux de Mme Besnard pour la section Arts, Mme Dieulafoy pour la section Littérature, Mme Schmahl pour la section Sociologie, Mme la baronne de Bourgoing pour la section Oeuvres humanitaires, Mme la comtesse de Chabannes (Armande de Polignac) pour la section Musique, Mme Daudet pour tout ce qui touche à la bibliothèque, on ne peut que se réjouir d'un succès qui ira toujours grandissant, j'en ai la ferme conviction, et qui assurera la prospérité et la gloire du “Lyceum” de France.

Concours de popularité

Pour le recrutement des abonnés

1^{er} PRIX, (à toutes les personnes recrutant 250 abonnements nouveaux)

Un voyage en Europe et retour

2^{ème} PRIX, (150 abonnements nouveaux),

UN PIANO DE \$300.00

fabrique Bachman, boîte en magnifique noyer noir, clavier en riche ivoire (action à répétition) exposé aux magasins de pianos, de notre jeune et populaire marchand d'instruments de musique, M. Ed. Archambault, 312 rue Sainte-Catherine-E.

OU BIEN

Un trousseau complet de jeune fille ou

dame.

3^{ème} PRIX, (75 nouveaux abonnements),

Un phonographe Pathé

4^{ème} PRIX, (50 nouveaux abonnements),

MONTRE pour MONSIEUR

boîtier en or massif (garanti à 14 carats), sans couvercle, mouvement de 17 pierres (rubis); spirale Bréguet; régulateur breveté, ajusté.

OU BIEN

Montre de Dame, boîtier en or massif garanti à 14 carats), avec couvercle enrichi d'une étoile et d'un croissant de diamants. Mêmes spirales et régulateurs que plus haut.

Chacune de ces montres a une valeur de \$60.00. On pourra les voir dans la vitrine de la maison N. Beaudry & Fils, 287, rue Sainte-Catherine-Est.

5^{ème} PRIX, (35 nouveaux abonnements),

Un pupitre avec combinaison de bibliothèque

6^{ème} PRIX, (20 nouveaux abonnements), un Bracelet en or massif (garanti à 14 carats), orné d'une rivière de perles.

OU BIEN

Un autre bracelet en or massif (garanti à 14 carats), avec fermoir d'un dessin modern style, incrusté de perles.

Ces bracelets sont évalués chacun à \$25.00. Exposés dans la vitrine de la maison N. Beaudry & Fils, 257, rue Sainte-Catherine-Est.

OU BIEN

7^{ème} PRIX, (10 abonnements nouveaux). Un réticule en peau de crocodile avec initiale en argent massif.

8^{ème} PRIX, (5 abonnements nouveaux), une broche en vieil argent, ou une épingle de cravate, ou bien une pendule de fantaisie, ou encore un bracelet en nacre de perle monté en argent.

Le concours ne se terminera que le 1^{er} mai 1908.

Pour tous autres renseignements, s'adresser

“LE JOURNAL DE FRANÇOISE”,

80, rue Saint-Gabriel,

Montréal.

MES DAMES,

Pour vos parfumeries et articles de toilette allez chez

Quenneville & Guérin

PHARMACIENS

Apportez vos prescriptions à une de nos pharmacies vous aurez entière satisfaction. Nos prix sont réduits sur tous nos médicaments.
6 pharmacies; 397 St-Antoine, coin Fulford; 1634 St-Laurent, coin Fairmount; 701 Notre-Dame Ouest, coin Versailles; 700 Ste-Catherine Est, coin Visitation; 399 Ontario Est, coin St-Hubert; 1387 Ste-Catherine Est.

L'Art et nos Canadiens

L'INTERPRETATION — par des amateurs — d'un opéra présentant comme celui de "Faust" les beautés exquises et les grandes difficultés de l'Art, donne plus de valeur au succès et au triomphe que viennent de remporter, sous l'habile direction de M. le Professeur Cartier, la Société Chorale Canadienne-française de Sherbrooke.

Que notre orgueil national s'en réjouisse, puisque ce sont des Canadiens-français qui ont eu cette ambition superbe de nous donner ce doux chef-d'œuvre de Gounod, et de nous l'avoir présenté en véritables artistes.

On sait que tout opéra, pour nous bien livrer sa mesure de nuances, demande — obligato — le concours d'un orchestre. Or, ce qui ne put être aussi scrupuleusement suivi, a mis en lumière l'habileté parfaite et du directeur et de tous les membres exécutants.

Il faut avoir entendu, en somme, après ce concert harmonieux, cet autre concert de louanges vraies, qui furent, d'un même élan, décernées à la sympathique Société Chorale, par l'auditoire d'élite qui était là. C'était vraiment à se demander si l'on pouvait rendre mieux vu les circonstances.

Les chœurs étaient d'un ensemble remarquable, et les accompagnatrices d'un accord si parfait qu'on eût dit d'un seul instrument. Mme L.-E. Codère déjà reconnue pour une artiste impeccable, est aussi compositeur de grand talent. On la sait encore collaboratrice de son mari, dans la musique religieuse. M. Achille Comtois, "Faust", a une voix superbe, ample et souple, mais malheureusement, pour ce soir-là, enrôlée, un peu voilée, sans quoi c'eût été parfait. Mme Messier, "Marguerite", a une très belle voix, aux notes pures comme du cristal, et d'excellente diction. Dans le grand trio,

du 5ième acte, elle fut vivement rappelée.

Mme Arthur Authier, "Siebel", sœur de M. le Prof. Alexis Contant, maintient hautement le talent musical attaché à ce nom canadien. Elle a été ravissante dans "Faites-lui mes aveux". D'une voix vibrante, d'expression gracieuse, captivante, Mme Authier est très bien entrée dans son rôle. Mlle A. Codère est une "Marthe" à la voix sûre et agréable: et son rôle fut aussi bien rempli. M. Emile Rioux—Méphisto— a une voix expressive, de la diction, de l'assurance. C'est le plus enjôleur des diables ou le diable le plus enjôleur — comme on voudra. M. Antonio Genest, "Wagner" a la voix riche, belle et si sympathique qu'au grand désir de chacun, on eût aimé entendre "Wagner" deux fois. M. W. Légaré, — Valentin — que le succès présent et le beau talent devraient engager à poursuivre ses études, lesquelles lui assureraient une brillante carrière, a excellé dans le récit "O sainte médaille" et "Ce qui doit arriver".

"Le Journal de Françoise" se met au diapason général en applaudissant à ce grand succès des nôtres, heureux d'exprimer ici et à double titre, son orgueil et ses félicitations aux aimables artistes, dont la plupart sont du nombre de ses abonnés.

JOLIE AUDITION

Mlle Djan Lavoie obtient beaucoup de succès dans l'interprétation d'œuvres de Liszt

LE jeudi, 27 février, dans la salle de la Galerie des Arts, Mlle Djan Lavoie, d'Ottawa, élève de notre talentueux pianiste-virtuose et professeur Alfred Laliberté, a donné une fort jolie audition d'œuvres de Liszt.

Le concert s'ouvrait par la célèbre "Ballade No 2", interprétée d'une façon digne de tous éloges: Mlle Lavoie, qui n'a que dix-neuf ans, a montré une sûreté de doigté et une tranquille maîtrise que bien peu de pianistes ont possédées si tôt. Les "Fantaisie et fugue sur Bach", (1. Sombre-Agitato. 2. Misterioso-do-

lente. 3. Animato. 4. Marziale-grandioso) ont été rendues avec une intelligence remarquable et une technique renouvelée pour chacune de ces parties. C'est surtout le si joli "Campanella" de l'"Etude d'après Paganini", qui a fait ressortir la façon admirable dont la toute gracieuse artiste comprend l'œuvre du maître: on ne pouvait rendre plus délicatement des phrases si délicates. La "Nocturne No 2" et la marche "Tscherkess", qui fermait le récital, ont été exécutées avec la même précision et le même bonheur d'interprétation.

Bref, le public, nombreux et select, qui se groupait, curieux, dans la petite salle du square Philipps, a été pris d'abord, par la jeunesse et la grâce de la pianiste; puis, l'ayant entendue, il a applaudi, avec la délicate petite satisfaction d'amour-propre d'acclamer une artiste... de "chez nous". Toute jeune, Mlle Lavoie possède de sérieuses qualités, que, déjà, elle a très bien su développer; inconnue hier encore, elle est dès maintenant classée — et en place fort honorable — dans la jeune génération de musiciens canadiens dont il nous plaît d'attendre beaucoup. Sans prendre l'air d'avoir "découvert" une nouvelle étoile, nous sommes heureux de signaler au public cultivé, le nom de Mlle Djan Lavoie; et point n'est besoin d'être grand prophète pour affirmer qu'on en parlera. N'est-ce pas, d'ailleurs, au "Journal de Françoise" qu'il appartient de se réjouir le plus de ce succès artistique et... féminin.

L. L.

Pour être heureux, il faut changer de place et tenir peu d'espace.— Fontenelle.

MESDAMES

Confiez-nous vos Prescriptions médicales. Elles seront préparées avec le plus grand soin et la plus scrupuleuse exactitude et avec des produits supérieurs.

Livré avec célérité dans toutes les parties de la ville.

Drogues et produits chimiques purs, article divers pour malades, objets de précision, articles en caoutchouc, verrerie, irrigateurs, bassin thermomètres, etc.

Pharmacie LAURENCE,

Coin des Rues St-Denis et Ontario, Montréal.

Arts et Grandes Dames

L'EXPOSITION des amateurs, hommes du monde et grandes dames, attire une fois de plus l'attention sur cette pléiade innombrable de peintres millionnaires et de sculpteurs qui manient l'ébauchoir pour leur simple agrément.

Où finit l'amateur et où commence l'artiste? C'est une question fort controversée dans le monde des ateliers et dans les salons, car légions sont les amateurs qui se disent artistes, et nombreux hélas les artistes qui ne sont au demeurant que de pitoyables amateurs.

Un financier qui peint, non sans brio, des paysages, semble avoir trouvé la définition exacte en disant :

—L'artiste est celui qui fait de la peinture et de la sculpture "vendables", et l'amateur est celui qui vend des toiles et des statues tout à fait médiocres.

Quoi qu'il en soit, sans s'arrêter à cette distinction de qualificatif qui suscite tant de polémiques dans certains milieux, cette exposition nous met à même, une fois de plus, de constater, que les heureux de la fortune, qui ne vivent ni de leur pinceau, ni de leur glaise, possèdent parfois de vrais tempéraments, et des qualités supérieures. Ils eurent au reste d'illustres devanciers, et longue à dresser serait la liste des princesses et des femmes de qualité qui se sont adonnées aux arts, en dehors des fonctions mondaines imposées, ou des fêtes fastueuses des cours.

Pour ne pas fouiller dans un passé trop oublié, si nous remontons seulement au XVII^e siècle, nous trouvons la belle Marie de Médicis gravant des estampes, et prenant même plaisir à gratifier Philippe de Champaigne d'une de ses œuvres, un joli portrait en buste, signé Maria Médici F. MDCXXVII. Et Champaigne

flatté écrivait derrière la planche : "Ce vendredi 22 février 1627 la reine mère Marie de Médicis m'a trouvé digne de ce rare présent fait de sa propre main — Champaigne."

Vers la fin du règne de Louis XIV quelques grandes dames se mirent à peindre avec ardeur. Louise Hollandine qui devint plus tard abbesse de Maubuisson dès l'âge de dix-sept ans étonnait les dames de la cour, et la duchesse d'Orléans, signale dans ses lettres un tableau, le "Veau d'Or" exécuté par Louise Hollandine d'après Poussin. L'abbesse de Chelles, une des filles du régent, modelait avant d'entrer en religion des portraits en cire, et brossait des toiles mystiques.

L'austère et douce Marie Leczinska, laide et pauvre princesse polonaise avant de devenir reine de France, touchait du clavecin, et dessinait passablement. Je sais bien que Mme Campan révèle dans ses Mémoires la singulière manière dont la reine peignait ses tableaux, se contentant de passer des couleurs, sur les traits indiqués par son maître, lequel en réalité exécutait le travail. Mais pour n'être point un artiste de mérite Marie Leczinska, n'en montra pas moins un goût prononcé pour la peinture.

Mme de Pompadour, reine rivale, gravait de petits sujets allégoriques, qu'elle priait Boucher de revoir et crayonnait à ses heures de loisir.

Et Voltaire surprenant un jour la favorite du roi à ce travail lui décochait galemment ce madrigal :

Pompadour, ton crayon divin
Devrait dessiner ton visage,
Jamais une plus belle main
N'aurait fait un plus bel ouvrage.

Au surplus, presque toutes les princesses de la maison de Bourbon s'essayèrent plus ou moins à peindre ou à sculpter.

Louise-Marie-Thérèse de Parmes qui signait Ludovica Maria esquissait de petits paysages, et Mme Clotilde, sœur de Louis XVI, qui fut duchesse de Piémont croquait à la plume des silhouettes de vieux châteaux.

Mme Vigée Lebrun était le professeur de Louise-Adélaïde, une fort piètre élève entre parenthèse. En revanche, la princesse Marie eut un vrai talent d'artiste ; si nous passons en revue les femmes de cette famille des Bourbons, nous trouvons la duchesse de Berry qui peignait avec rage lorsqu'elle se trouvait à son château de Rosny où elle vivait avec une simplicité extrême. Son album sous le bras elle parcourait ses domaines, crayonnant des taillis, des pelouses, des pièces d'eau, dessins qu'elle signait Marie-Caroline.

Plus près de nous la fille du roi Louis-Philippe, la princesse Marie d'Orléans sculptait d'une façon charmante, et dessinait non moins agréablement. Artiste dans l'âme, elle fut trop tôt prise par la mort et on ne conserve guère d'elle que la Jeanne d'Arc du musée de Versailles. Marie d'Orléans, sévère pour elle-même, jamais contente de ses productions, cachait avec soin ses œuvres, mais elle exécuta d'importants morceaux.

La critique lui fut favorable, et l'on pourrait retrouver dans les journaux de 1839 des appréciations justes sur les œuvres de cette princesse.

La duchesse de Chartres s'exerça à son tour à des peintures faciles, et nous rencontrons son nom dans le catalogue de la Société des amateurs. Elles signe de petites aquarelles généralement sans grande valeur artistique et qui ne dépassent point le mérite d'une bonne copie d'écolière.

Une nièce de la princesse Marie, la princesse Blanche d'Orléans peint des sujets religieux pour les églises ou les couvents. Les carmélites de l'avenue de Saxe possèdent une "Sainte Thérèse en extase" due à la princesse Blanche et l'on trouve à l'église de Saint-Louis-en-l'Île du même auteur un "Saint-Jean appuyant sa tête sur la poitrine du Christ".

Parmi les princesses qu'on pourrait

appeler "princesses impériales" on glane encore des noms pour la liste déjà longue des "grandes dames artistes". Joséphine dessinait passablement, mais elle estimait les peintres et les sculpteurs qu'elle encourageait volontiers. Sa fille Hortense de Beauharnais travaillait aux Tuileries dans un petit atelier situé près de l'appartement de sa mère ; elle s'essayait dans le genre du portrait et avait même commencé le buste de son frère Eugène mais un incendie détruisit cette œuvre. La jeune fille étudiait du reste avec l'ardeur d'un peintre de tempérament ce qui faisait un jour dire à sa mère :

— Mais tu as donc l'intention de gagner ton pain avec tes pinceaux. Et la jeune Hortense de répondre :

— A l'époque où nous sommes qui sait si cela n'arrivera jamais. Hortense de Beauharnais épousait en 1800 Louis Bonaparte, mais ne délaissait pour cela son chevalet, au contraire. Excellente musicienne elle écrivait des romances, des valse, des polkas qu'elle enluminaient de sujets divers, et c'est à elle qu'on doit l'invention des encadrements et des vignettes placés en tête des morceaux de musique. Très romantique elle composait des airs alanguis, et des gravures allégoriques assez prétentieuses comme sujet.

L'impératrice Marie-Louise peignait et dessinait. Jeune fille elle possédait déjà un joli talent d'amateur, ornait ses lettres de petites aquarelles et promettait à ses amies de ses tableaux. Devenue la femme de Napoléon Marie-Louise continua pour se distraire ses travaux artistiques sous la direction de Proudhon, qui ne se montrait pas du reste fort enthousiaste de son élève.

— C'est une bonne personne, disait-il, mais ses progrès laissent à désirer, sa Majesté ne touche guère à ses crayons...

Et comme on l'interrogeait sur l'attitude de l'impératrice durant ses leçons, Proudhon soupirait pour répondre :

— Elle dort...

Quoi qu'il en soit, quelques musées, celui de Besançon entre autres, pos-

èdent des toiles de la seconde femme de Napoléon.

Mais la famille Bonaparte compte d'autres artistes encore, la princesse Charlotte était une excellente lithographe, elle s'essayait à faire des portraits et elle a laissé une belle effigie de la mère de Napoléon Ier gravée, sous ce titre: "Portrait de Mme mère Napoleonis Mater" et signée Charlotte Napoléon del. Româ 1835.

Est-il besoin de rappeler que la princesse Mathilde exposa à nos salons de peinture de 1859 à 1886, et qu'une de ses œuvres eut les honneurs du Luxembourg. Théophile Gautier dans les "Emaux et Camées" consacre quelques strophes à une aquarelle de la princesse Mathilde, "la Femme Fellah":

Caprice d'un pinceau fantasque
Et d'un impérial loisir
Votre Fellah sphinx qui se masque
Propose une énigme au désir.

Les Goncourt dans leur "Journal" parlent longuement de l'atelier de Saint-Gratien où la princesse travaillait avec ardeur, brossant tour à tour des études d'après nature, des paysages d'Orient!

Et Sainte-Beuve, dans une étude qu'il écrivait sur la femme et sur l'artiste, parlait en ces termes de son talent: "Sa manière n'a rien de petit ni de lâché, ni qui sente le faire de la femme ; on croirait avoir plutôt devant soi les productions d'un jeune homme de talent qui s'exerce avec largeur et se développe."

La princesse Jeanne Bonaparte figure sur les listes du Salon depuis 1878, et en 1886, elle obtint une mention honorable.

Fille du prince Pierre Bonaparte elle accepta sans faiblesse la chute de l'Empire et voulut s'organiser avec son travail une vie indépendante. Elle s'appliqua à la gravure sur bois et exécuta des séries d'illustrations pour des journaux et aussi pour des livres de son mari, le marquis Christian de Villeneuve.

Faut-il ajouter à cette liste déjà si longue, les noms de l'impératrice douairière de Russie, de la reine Amélie de Portugal, de la reine ré-

gente d'Espagne, de la princesse Ferdinand de Bavière, de la comtesse de Flandre, de la princesse Stéphanie et l'archiduchesse Marie-Thérèse?

Dois-je mentionner encore Marguerite de Savoie, Elisabeth de Roumanie qui signe du nom de Carmen Silva, d'exquis poèmes, mais qui peint aussi son parchemin de magnifiques enluminures à la mode byzantine.

Je pourrais en citer beaucoup d'autres encore, mais l'énumération deviendrait par trop monotone.

Il resterait bien une question intéressante à examiner, celle de la paternité réelle de toutes ces œuvres, car vous savez ce que l'on raconte sur les coulisses de ces ateliers mondains. Il est si facile quand on est millionnaire d'avoir pour professeurs des Maîtres qui font la besogne, et qui sous prétexte de donner un avis, exécutent en réalité l'œuvre de l'élève.

Elle est d'hier l'histoire de cette grande dame à qui le jury refusa l'entrée du Salon pour un énorme monument fort bien conçu, mais dont l'auteur véritable était le professeur, M. Falguières.

Cet amour de l'art fournirait à l'observateur quelques scènes amusantes à conserver.

Ne chuchote-t-on pas aussi qu'une demoiselle archi-millionnaire et qui a fait construire un superbe atelier dans l'hôtel de son père, refuse de se marier pour se consacrer tout entière à la peinture. Elle affectionne surtout les scènes bibliques et pour éviter d'introduire des modèles dans son atelier, elle fait poser tous les matins trois ou quatre domestiques de la maison, cochers et valets de chambre qui offrent leurs torsos nus — et même un peu plus — au pinceau de leur maîtresse, qui reprendrait volontiers le mot célèbre: "des modèles sont des statues, ce ne sont pas des hommes."

Que d'histoires on pourrait glaner à ce sujet, mais c'est assez pour aujourd'hui, comme commentaires de cette exposition des amateurs, si curieuse et si pittoresque.

Marie-Louise Néron.

Notes sur la Mode

La manche très courte est moins exclusivement portée. Elle s'arrête au-dessous du coude par un bracelet, un parement quelconque, à moins qu'une haute mitaine de dentelle n'enserme le bras.

La manche japonaise est changée et rajeunie. On obtient avec elle une ligne très tombante sur les épaules.

La manche très longue est portée. Dans ce dernier cas, elle est moulante, collant le bras, très garnie, couverte de guipures, d'incrustations, etc.

Les bretelles, les draperies continueront d'être portées sur le corsage.

Cigarette.

Propos d'Etiquette

D.—Corne-t-on les cartes de visites ?

R.—Oui, si on les présente soi-même à la porte ; non, si on les envoie par la poste,

D.—Combien de temps à l'avance doit être envoyée une invitation à dîner ?

R.—La longueur du temps entre le dîner et l'invitation indique l'importance du dîner. Quand il s'agit d'un dîner intime, la question du délai n'existe plus. Mais une invitation de cérémonie doit être faite au moins huit jours d'avance.

D.—Le décolleté pour une femme et l'habit pour un homme sont-ils de rigueur dans un dîner de cérémonie ?

R.—Certainement.

Lady Etiquette.

A la saison nouvelle, les chapeaux seront plus petits. C'est du moins ce qu'on dit à Mille-Fleurs, salon de modes, 527 rue S.-Catherine Est.

La Reine des Eaux purgatives, c'est L'EAU PURGATIVE DE RIGA. En vente partout, 25 cents la bouteille

Recettes Faciles

SOUPE DE CAREME. — Faites bouillir quatre grosses pommes de terre avec deux oignons dans deux pintes d'eau, jusqu'à ce qu'elles soient tendres. Coulez-les à travers une passoire et remettez-les au feu, ajoutant poivre, sel et deux onces de beurre. Lorsque la soupe bouillera vous y verserez une tasse à thé de tapioca. Laissez-la mijoter quinze minutes en la brassant, ajoutez-y une chopine et demie de lait et laissez chauffer le tout.

HUITRES A LA CREME. — Faites bouillir à la vapeur une chopine de crème (moitié crème et moitié lait). Délayez une cuillerée de farine avec un peu de lait et jetez en brassant dans la crème chaude. Assaisonnez de sel, poivre de cayenne et un peu de jus d'oignons (une cuillerée à thé). Faites chauffer les huîtres dans leur eau, coulez-les et jetez la crème sur les huîtres. Préparez sur un plat quelques toasts beurrés sur lesquelles vous jetterez ce mélange de crème et d'huîtres.

Servez immédiatement.

POTAGE CREME au "Vermicelle aux œufs Marge" — Vermicelle aux œufs Marge : une boîte d'une livre pour 8 personnes. Projetez dans l'eau salée bouillante votre "Vermicelle aux œufs Marge" brisé avec les doigts. Laissez cuire dix minutes, en remuant avec une stapule en bois. Retirez du feu, ajoutez-y de la bonne crème et servez.

Conseils Utiles

ENTRETIEN DU CUIR VERNI. — Cette recette s'applique aux souliers vernis. On commence par les débarrasser de toute poussière, de toute maculature, puis on y passe du lait frais, qu'on y laisse une minute. On frotte ensuite avec un linge bien souple et sec.

NOIX FRAICHES EN TOUTES SAISONS. — Plonger les vieilles noix dans de l'eau légèrement salée et les y laisser pendant cinq ou six jours. Le sel empêche l'eau de se corrompre et enlève aux noix le goût du tannin. L'eau pénétrant lentement à travers la coquille jusqu'à la chair, la gonfle et l'amollit comme aux noix réelle-

ment fraîches, la pellicule se détache aisément et le goût de ces fruits est délicieux

Près de \$2,000,000 en locomotives

LE GRAND TRONC COMMANDE 100 LOCOMOTIVES

La direction du Grand-Tronc vient de donner des commandes pour cent locomotives nouvelles, qui représentent une dépense de près de \$2,000,000.

Ces locomotives seront construites durant l'hiver, le printemps et l'été. La dernière sera livrée au mois d'août prochain, juste en temps pour prendre sa place dans l'aménagement des trains pour la saison des récoltes. Le fait que pas moins de soixante-dix sur ces cent locomotives sont construites en Canada est de nature à donner satisfaction à tous ceux qui sont intéressés dans le développement des industries locales.

La Sapho Manufacturing Co. qui vient de se fonder au No 61, rue Saint-Gabriel, offre au public une foule de produits nouveaux infiniment utiles au public en général, et à la femme en particulier. Mentionnons entr'autres découvertes, une fameuse préparation pour arrêter la chute des cheveux, appelée "Hygiène de la tête", et qui non-seulement rendra les cheveux souples et soyeux, mais qui, chez les enfants les débarrassera de pellicules, de poux et de lentes.

Nous trouverons encore à cette maison, l'Insecticide Sapho qui tue instantanément, les coquerelles, les punaises, les fourmis, les mouches et les insectes de toutes sortes. Elle enlève encore les taches de graisse sur les tapis. On y prépare encore un antiseptique désinfectant contre les fièvres et autres maladies contagieuses. La liste de tous les produits est trop longue à énumérer ici. Nous demandons seulement aux femmes de demander la circulaire sur le Protecteur Victoria. Il leur rendra un grand service.



La Veilleuse en Nickel

Montreal BEAUTY

Toute une nuit d'éclairage pour un quart de cent, sans odeur ni fumée.

Prix : 90c.; par la Poste, 10c. de plus.

L.-J.-A. SURVEYER,
52 BOULEVARD ST-LAURENT, - MONTREAL

JEAN DESHAYES, Graphologue
873 rue Notre-Dame-Est, Hochelaga.

La route s'achève

Par JEAN SAINT-YVES [1]

(Suite)

—Prenez garde, petit... Blanche a tout le charme voulu... et vous aimerez bien inutilement. Croyez-moi.

Dès cette minute, malgré cela, il comprit qu'il allait aimer, aimer follement. Et cela arriva tel qu'il l'avait rêvé. Blanche fut réellement pour lui la réalisation de toutes les délicatesses intimes qui vivaient en lui. Elle fut la bien-aimée douloureuse, touchante, qui eut beau se débattre, lutter contre l'inexorable. Elle finit, vaincue elle aussi, devant sa jeunesse implorant vers elle. Elle abdiqua, se donna par pitié, ce besoin de tendresse miséricordieuse qui, un jour, fléchit les plus inaccessibles, les plus sereines rencontrant de la douleur sur leur route.

Elle n'avait pas eu grand bonheur ici-bas. Son mari l'avait vite délaissée pour reprendre sa vie de garçon. Puis la maladie était venue. Depuis un an il gisait frappé d'ataxie, inerte, à moitié mort mais avec des réveils de brute hargneuse, égoïste. On le voyait sur les promenades, dès qu'un rayon de soleil se montrait, poussé en petite voiture. Toute la ville le connaissait. On n'ignorait rien non plus des drames intimes passés vécus en cette triste demeure où s'enfermait la jeune femme, seule entre ses deux enfants. Pierre habitait un pavillon, ancienne dépendance de l'hôtel occupé par Blanche. Un jardin les séparait. De ses fenêtres il apercevait souvent le brillant officier d'état-major de jadis s'essayer à marcher, soutenu à plein corps par un domestique, faire quelques pas puis tomber épuisé très vite dans la petite voiture toujours là. Au milieu de la nuit parfois Pierre s'éveillait en sursaut entendant des plaintes, des hurlements sinistres. C'était le malheureux en proie à quelque cauchemar qui gémissait.

Et pour toutes ces tristesses qu'elle

avait eues, qu'elle subissait encore en l'odieux tête-à-tête forcé, des journées, des soirées entières., Pierre l'aima de toute son âme jeune et généreuse. Il semblait vouloir lui refaire une vie nouvelle.

Mais le malheur vint clore le cher poème. Un jour, son fils, un bébé de quatre ans, en jouant, tua sa petite sœur. C'est Dieu qui la punit, Dieu qui ne veut pas... Elle part emportant le cercueil de l'enfant qu'elle avait enseveli elle-même dans la belle robe blanche d'amour qu'il aimait tant, qu'elle gardait comme une relique précieuse. Elle lui dit adieu en une dernière lettre racontant toute cette épouvante et ce désespoir.

Et il ne l'a jamais revue.

Depuis, il est seul en la vie, très seul, essayant mais en vain d'oublier l'absente, la chère aimée douloureuse sur qui s'était acharné le destin. Odette de Trécourt qui avait deviné leur amour s'efforce d'atténuer ce désespoir. Elle n'est pas toujours la petite tête légère et folle que l'on pense. Elle fait le bien. Que ne l'aide-t-il? Il le peut.

Sans grande confiance il se laisse guider, et le voilà maintenant qui s'essaie à connaître et secourir la douleur des autres. Il donne sans compter. Ce sont des misères touchantes qu'il secourt, des petites ouvrières sans travail, des pauvres enfants qui souvent, l'hiver, sans feu, sans pain, dans une crise de délire, vaincues, allument un réchaud ou roulent à la rue. Oh! ces désespoirs de jeunes, comme il les comprend, lui le désespéré d'amour qui ne sait plus dans le printemps revenu pourquoi le ciel s'est fait bleu, pourquoi les nuits s'étoilent douces, sereines, quand il y a tant de larmes ici-bas, —que Blanche n'est plus, ne sera plus jamais la bien-aimée qu'il avait faite sienne!

—Père, père, moi aussi je souffre!... crierait-il un jour au vieux prêtre recevant ses aumônes.

Il se reprend à son métier, se crée des occupations, s'attache plus exactement à ses devoirs, vit plus près de ses hommes. Et peu à peu, les connaissant mieux, il les aime, découvrant en ses modestes fonctions de chef une portée haute, une action morale à exercer, du bien à faire. Il les étudie tous, ouvriers des villes ou paysans, tombés par le sort entre ses mains, et sa religion s'accroît de pitié et d'espérance.

Mais chaque soir enfermé dans la petite chambre si pleine de souvenirs de l'absente, de son âme toujours présente, la douleur ancienne revient. Blanche le garde. Il ne peut se guérir d'elle. Lointaine, elle vit mieux en lui, plus aimée, plus adorée. Les veillées succèdent aux veillées, silencieuses, désolées. Il vit, mais il n'existe pas. Son cœur ne sait plus, ne veut plus rien. Quoi qu'il arrive, il s'incline résigné, vaincu d'avance, et misérable il attend, subit la lente succession des jours et des nuits.

Il revient à Lestrac.

Deux années ont passé. Son oncle n'est plus. Le colonel est mort. Christine, adoptée par lui, seule maintenant, plus touchante en ses vêtements sombres, fidèle, garde la vieille demeure abandonnée. Mais vers elle il n'ose lever les yeux. Il ne se juge plus digne de cet enfant. En face de sa tendresse silencieuse et pure il lui semble qu'il y a quelque chose à racheter, des heures à effacer. L'idée du bien à faire, déjà posée par Odette de Trécourt, lors des premières épreuves, s'est fortifiée en lui. Et résolu, calme, il s'y adonne. Là est le rachat, la vraie dignité de vie.

Il s'en ira donc au loin, en quelque coin perdu de l'Afrique, se changera le décor, les données de la vie, tout, jusqu'à la lumière des jours et la douleur des nuits qui sur lui se pencheront. Il a sollicité des missions ingrates, obscures, sans grande gloire. Il sera le chef de tous les malheureux vivant dans les postes des sables, parmi les privations, les hallucinations des mirages et des fièvres. Et au milieu d'eux il passera, apportant son grand désir d'être utile, d'être bon, de se dévouer, — tout son cœur, toute son âme.

(1) Ollendorff, Paris. Reprod. interdite.

III

Ce fut à la tombée du jour que l'ouragan fit trêve.

Un ciel de mélancolie, d'infinie pitié, descendait sur la terre, ciel trop pur, trop large, trop beau pour tant de débris, pour tant de solitudes, d'immensités mortes, surtout pour la trop grande détresse restée en les âmes.

Bien loin, la plaine désolée, rose, étendue sous son voile de lumière, se relevait, se frangeait d'une ligne dentelée bleue, nettement découpée, quelques montagnes hautes déjà à moitié disparues sous l'horizon. Mais c'était si loin cette ligne sombre déchiquetée, qu'elles apparaissaient toutes petites. Et derrière cette crête se durcissant rapidement, plus bleue, plus noire, plus aiguë de seconde en seconde, le soleil avait disparu. Il n'était plus. De l'au delà de grands rayons pâles fusaient, rayons attardés qui lentement descendaient, s'estompaient, se diluaient dans l'azur très doux, émouvant, de ce lointain où se mourait de la lumière.

Sur les monts la tempête s'adoucisait.

Par moments elle reprenait sa brutalité première, ses clameurs rauques, toutes ses violences, mais on la sentait épuisée, à bout de forces. Elle avait assez fait la méchante. Huit jours et huit nuits elle avait duré.

Une dernière rafale accourut qui s'arrêta net, brisée. Et ce fut fini. A peine si l'on perçut un frisson qui, quelques instants après, ondula tiède, passa comme une brise venue des oasis lointaines. Puis, le calme profond s'étendit.

Cependant les oreilles restaient bourdonnantes, comme collées à quelque coquillage. Elles gardaient en elles des rumeurs de mer démontée, tout ce fracas énorme de vagues échelées au milieu desquelles ils avaient vécu, dans l'ombre des nuits et des tanières où ils avaient dû se terrer. Dans l'espace où ne couraient plus les nuages, un grand vide s'ouvrit, l'air se creusa, s'abîma, élargissant sans cesse ce vide qui les entourait. Et ils eurent un peu de vertige. Il leur semblait monter, monter toujours, s'élever dans le ciel silencieux qui lentement aspirait la terre et regardait vers eux,

Au pied des monts la grande plaine, dans le crépuscule rapide, sous les ombres courantes l'envahissant, oscilla, flotta indécise, puis descendit, s'enfonça lentement, comme une grande pierre blanche tombée dans la mer disparaissant sous les flots.

Une seconde, ce fut la magie du premier soir; l'angoisse de la terre roulant à la nuit, se mourant.

Une clarté plus pâle se diffusa dans l'étendue anxieuse. Le ciel frissonna, s'amplifia, s'illumina de toutes ses étoiles tremblantes. La lune apparut. Et la plaine, qui tout à l'heure avait sombré dans la nuit, sortit de l'ombre peu à peu, remonta, émergea silencieuse, s'étendit blanche, immobile, comme en un paysage des pôles.

De l'autre côté, des montagnes précisaient leurs contours, s'affirmaient en des arêtes blanches, de grandes ombres bleues décolorées. On distinguait chaque plan, chaque ligne. Dans la splendeur de la nuit inclinée sur elles, elles n'apparaissaient plus noires, menaçantes, dressées dans la tourmente comme une vision d'enfer. Elles se tassaient plus petites et moins proches. Sur elles la grande paix descendait, y posait un charme grave, religieux, et ainsi rêveuses, pâles, elles semblaient attendre, regarder l'infini, prêtes pour quelque féerie solennelle.

Très loin, au-dessus de ce chaos, la Grande Kabylie dressait ses contreforts, ses cimes couvertes de neige.

Les hommes avaient quitté leur abri.

Ils allaient, venaient, grimpaient jusqu'au sommet, tournaient autour du signal géodésique. Ils regardaient l'étendue, cette solitude tourmentée où des ouragans avaient passé, bondissant, y puisant de nouvelles fureurs avant de venir jusqu'à eux, et cela les défendait contre toute émotion de se souvenir des heures vécues.

Le Parisien eut un mot énergique: —Sale pays!... tout de même.

Et il s'en alla, haussant les épaules, maugréant.

Les autres ne disaient rien. Ils s'attardaient quelque temps et, quant ils avaient bien vu, ils redescendaient vers le trou, nonchalants, les mains en les poches, revenant parfois.

Le repas fini, ils mirent les appareils en station. Des rayons fouillè-

rent l'étendue. Cela les réveilla. Ils se reprirent.

Dans les montagnes, des feux kabyles s'allumaient. Mais on ne s'y trompa guère, ce soir-là. On attendit. Dans les fonds, passaient des rumeurs de bêtes, des aboiements, des cris. Les chacals glapissaient, s'appelaient. Rien d'énervant comme ces sanglots hoquetés. On eût dit des enfants qu'on égorgerait. Puis c'étaient des silences subits, et alors le rire d'une hyène s'élevait, strident.

Cela dura.

—Eh ben! quoi?... Pas fini, le concert? dit un homme.

Et dans le ravin il lança quelques pierres. Cela ne produisit aucun effet. Au contraire, les cris se rapprochaient. On eût dit que la bande entière, dans la nuit, montait vers ce sommet où se cuisinait quelque magie. A la lueur de la lune, on vit bientôt étinceler des yeux verts. D'étranges petits animaux parurent, se bousculant, se dépassant. D'autres, arrêtés, en contemplation, renflaient l'air. On dut chasser à coup de pierre les plus audacieux. Ils s'éclipsaient derrière les roches, où on les entendait rire, comme s'ils se moquaient des maladroits.

Longtemps, tout autour, à travers les éboulis et les buissons, ce fût le frôlement de ces petites bêtes puantes qui s'arrêtaient parfois, et tranquillement posées, regardaient vers ces hommes maniant de si puissantes lumières. Puis plissant le nez, retournant leurs babines, elles lançaient leurs plaintes sinistres.

Après, ce fut une bande de sangliers, de petits sangliers qui s'en allaient l'un derrière l'autre, grognant, sans se presser, se détournant à peine. Les chacals avaient disparu. Ils étaient loin. Quelque temps on les entendit encore suivre les grands ravins.

Tout à coup, bien loin, étoilé dans la brume blanche du décor, un feu clair, énorme, appela. Aussitôt les cœurs bondirent.

—Les voilà!...

Ce fut le cri de tous.

Enfin, on n'était plus seul! Et en des phrases brèves, saccadées, épelées d'un même ton monotone par celui qui avait l'œil à la lunette, ils apprirent ce qui s'était passé là-bas.

La colonne avait subi des pluies torrentielles. Chemins glissants, torrents grossis, débordés, obligeant à

prendre des sentiers de chèvres. Puis, la neige était venue. Une nuit, les petites tentes s'étaient effondrées sur les dormeurs. Les hommes grelottaient dans leurs pantalons de toile. Du col d'Afkadou, que l'on avait franchi dans la boue et la neige, les zouaves, dont les guêtres déchirées, pourries, bâillaient misérablement, perdaient leurs souliers presque à chaque pas. Les mulets ne tenaient pas le sol. Plusieurs avaient roulé dans les ravins. Il avait fallu aller les rechercher étalés au milieu des cantines brisées, des boîtes à pétrole aplaties.

Ah! ils s'en souviendraient du col d'Akfadou!

On avait fait peu de chemin. La colonne avait multiplié les arrêts, réquisitionnant chevaux et mulets dans les douars rencontrés. Ce n'était qu'à la nuit qu'on atteignait le point de campement désigné. Et le lendemain on n'osait pas repartir, sans avoir remis un peu d'ordre, fait les réparations nécessaires. Eisenmann, Baudu avaient la fièvre. On les traînait à cacolets. Le soir, quand on les descendait, ils étaient tout raides, glacés, incapables de faire un mouvement ou de parler.

Et de la même voix monotone, officielle, prise dans le métier, le télégraphiste annonçait toutes ces nouvelles indistinctement. Autour de lui, pressés, les autres écoutaient sans mot dire, mais on les sentait devenus tristes à cause de tout ce dont les camarades avaient souffert.

Maintenant passaient les télégrammes officiels du colonel, commandant la colonne. Ils étaient immédiatement transmis, à l'aide du second appareil tourné de l'autre côté, vers la petite ville blanche posée au loin, au bord de la plaine. On n'entendait plus que le déclenchement des manettes heurtant les appareils et, à travers l'espace, les rayons parlaient, palpitaient, coupés d'ombres rapides.

Entre deux télégrammes, la conversation reprenait. Ils échangeaient leurs impressions, des choses à eux, mille faits les concernant, même sur ce qui s'était passé dans les postes de l'Oued-R'rhir et qu'une lettre reçue racontait. Pierre entendit vaguement l'histoire d'une chèvre volée, disparue après le passage d'un déta-

chement de "Joyeux" allant vers le Sud.

Et, à ces souvenirs de leur pauvre vie d'exil entre les sables rouges en feu et le ciel embrasé les écrasant de ses mirages et de ses fièvres, ils s'amusaient. Ils riaient, oubliant tout cela. C'était passé. Ils allaient partir, ayant fini leur temps. Ils allaient revoir la France.

— Demandez donc s'il y a une lettre pour moi, dit Pierre tout à coup, envoyée par erreur à la colonne.

Après un silence, l'homme répondit de la même voix dolente :

— Non, mon lieutenant. Rien pour vous.

Mais pour eux, le feu pâle épinglé dans la nuit se remit à trembler. Ils continuaient en leur langage étrange à se parler par dessus les monts et les ravins, les espaces blancs où le rayon éveillait des scintillements, de la poussière d'étoiles.

Les lauriers-roses des ravins, les buissons, toutes les herbes embauaient. Des fleurs inconnues, dans l'ombre, s'entr'ouvraient. Un torrent, quelque part, faisait un bruit de cascates. La nuit était tiède, pleine de lumières et de parfums. Et Pierre adossé à la roche, levant la tête, regardait au-dessus de lui le ciel pâle s'agrandir, monter, monter dans l'infini.

— Au fait, songea-t-il, pourquoi m'écrire?...

Cependant malgré sa belle assurance, une tristesse germa en son cœur. Des figures chères passèrent en sa mémoire, coulèrent en sa détresse, dans le noir, le vide, l'isolement de tout où il était, — puis une autre, la dernière de sa vie, presque douloureuse, restée dans le mystère qu'elle avait voulu...

IV

"Si vous n'avez pas peur, venez," disait la petite lettre qu'il avait reçue un matin, à Constantine, deux jours après son arrivée.

Cela l'étonna. Supposant une plaisanterie des camarades, il avait souri et négligé le billet. Il ne rentra que fort tard en sa chambre d'hôtel. Là, sur la table, entr'ouverte, telle qu'il l'avait jetée, la petite lettre attendait, appelait.

LES GRANDES CONFÉRENCES SUR RACINE ET SUR NAPOLEON

Les grandes conférences faites à Paris à la Société des Conférences sur Racine et sur Napoléon obtiennent un succès considérable. On sait que M. Jules Lemaitre, devant l'affluence des auditeurs, a dû doubler son cours sur Racine. La "Revue hebdomadaire" s'est assurée le droit exclusif de reproduire chaque semaine in-extenso ces conférences qui paraissent, du 25 janvier à fin avril, illustrées hors texte avec des gravures ou estampes du temps. — Voici au surplus le titre des conférences sur Napoléon. La jeunesse de Napoléon, Napoléon et les femmes, les Missionnaires de Sainte-Hélène, par M. Frédéric Masson, de l'Acad. Franç.; Le 18 Brumaire, par M. Albert Vandal de l'Acad. Franç.; Psychologie militaire de Napoléon, par le gén. Bonnal; le Théâtre sous l'Empire, par M. Mounet-Sully; la Psychologie juridique de Napoléon, par M. Sabatier; le Vol de l'Aigle par M. H. Houssaye, de l'Acad. Franç.

Rappelons que les principales chroniques de la "Revue hebdomadaire", qui ne publie que de l'inédit, sont tenues par MM. Hanotaux, de l'Acad. Franç., politique étrangère; M. Ed. Rod, le mouvement des idées; Paul Adam, l'Actualité; H. Bordéaux, La Vie au Théâtre; Frantz Funck-Brentano, A travers l'Histoire; Charles Le Goffic, la Poésie; Peladam, Les Beaux-Arts. Chaque No 168 pages, supplément tiré sur papier couché illustré par l'image l'histoire de la semaine.

Prix de l'abt.: 3 mois 5 fr. 75; 6 mois, 10 fr. 50; 1 an 20 fr. Libr. PLON, 8 rue Garancière, Paris.

L'habit ne fait pas le moine, dit le proverbe; mais le chapeau fait la femme. Rien ne complète si agréablement une toilette qu'un beau chapeau. Nous ne disons pas seulement beau, dans le sens de riche, de garni, de chargé, mais dans le sens d'élégant, d'artistique, de distingué. Nous ne pouvons trop appuyer sur ces dernières qualités qui sont surtout les caractéristiques des chapeaux de Mme Pageau.

Cette remarquable modiste sait donner un chic tout à fait nouveau à toutes ses confections, et c'est plaisir de contempler ce qui sort de son salon de modes. Allez-y faire une visite. C'est de plus, le temps des réductions et des bons marchés, vous aurez des chapeaux de demi-saison à des bons marchés séduisants.

Mme PAGEAU,

769, rue Saint-Catherine Est,
entre les rues Panet et Plessis.

(A suivre)